

C'est au printemps 1952 que notre amicale du Corps Franc avait appris la nouvelle : Judes était tombé le 23 février, à Hoa Binh, au bord de la Rivière Noire, en couvrant l'évacuation du pays.

Le 1er octobre suivant, J.P. Arnaud, journaliste correspondant en Indochine, lui rendit cet hommage dans le journal "Climat": "J'étais, l'an dernier, sur le bac de Quang-Hen, au nord d'Haïphong, en compagnie d'un brave et loyal officier, le capitaine Judes, qui devait tomber quelques mois plus tard en protégeant l'évacuation d'Hoa-Binh. Nous venions d'être témoins des grossièretés dites par un soldat aux bateliers vietnamiens. Le capitaine me regarda avec tristesse :

- Nous n'avons pas le droit de permettre cela, fit-il. Chacun de nos hommes, qu'il le veuille ou non, est un

ambassadeur de son pays. Celui-ci est un mauvais ambassadeur. Il a sûrement des excuses. Nous, les chefs, nous n'en avons pas. Nous n'avons rien fait, ou si peu, pour apprendre à nos garçons que ces travailleurs vêtus d'un caleçon méritent d'être traités comme des travailleurs de chez nous.

"Merci, Chef !"

"Je vis le capitaine s'approcher du soldat qui salua. Il lui mit familièrement la main sur l'épaule, l'entraîna dans un coin et lui parla à voix basse. Le jeune homme, que j'observais discrètement, avait un visage mobile et ouvert : j'y lus d'abord l'étonnement sincère, puis la gêne. Lentement, son visage s'empourprait. A la fin, il détourna la tête. L'officier lui tapa sur le bras et me rejoignit.

"Avant d'aborder, nous vîmes le soldat, qui s'était rapproché de ses "victimes", leur tendre timidement un paquet de cigarettes. Les bateliers hésitèrent un instant, puis sourirent et acceptèrent. L'incident était clos. Alors que notre jeep sortait du bac, un Vietnamien murmura, en passant, au capitaine : "Merci, Chef !" Du coup, ce fut l'officier qui rougit."

Nous fûmes alors nombreux, parmi ses anciens volontaires, à avoir le coeur déchiré, en premier lieu par sa disparition précoce et en second lieu qu'il ait trouvé la mort dans une guerre que nous considérions injuste et sale, qui, plus est, sous la tunique de capitaine, alors que, pour nous, il demeurerait le commandant Judes.

Jacques Bertrand me dit : "je comprends le déchirement de Judes, pour tous ceux qui ont subi la répression nazie, notre action là-bas est intolérable. Au Tonkin, j'avais mauvaise conscience, car mon coeur était avec ceux d'en face, j'essayais de ne plus penser et je comptais les jours. J'ai connu plusieurs cas d'anciens F.T.P. qui ont déserté, je n'ai jamais eu ce triste courage." Et il me raconta, pour la première fois, les horreurs et les tortures, les viols perpétrés par notre armée et auxquels il avait assisté. Plusieurs camarades, anciens résistants, dont le colonel Pierre Thomas, la conscience trop lourde,

allaient eux aussi me faire de semblables récits.

Alors, je rendis grâce au ciel de m'avoir protégé de cette sale aventure où Judes et d'autres français, hélas trop isolés, avaient essayé de concilier l'honneur et le devoir.

1950-1952: Le ministre d'Etat et Outre-Mer se nommait François Mitterrand.